

## Essai sur la dimension technique de la domination contemporaine.

Voici trois questions d'inspiration Andersienne<sup>1</sup>.

- 1) Le monde que nous produisons par la technique peut -t-il finir par nous échapper ?
- 2) Qu'est ce qui explique la fascination pour la technique et le peu de résistance qu'offre la société à son expansion ?
- 3) Faisons-nous face à l'extinction de toute liberté individuelle dans la dépendance de chacun vis-à-vis d'une machinerie technique devenue nécessité vitale ?

### Prolégomènes

Pour éviter d'emblée certains malentendus à propos du sens de la technique, il importe de distinguer entre la technique entendu comme phénomène naturel ou social<sup>2</sup> et la technique entendu comme phénomène s'objectivant depuis l'époque industrielle.

La technique, c'est avant tout une dimension de l'action des êtres vivants, en tant qu'adaptés aux contraintes empiriques de la réalité.<sup>3</sup>

Pour attraper des mouches, l'araignée fabrique sa toile. Elle possède une bonne technique de tissage mais elle ne possède pas de machine de tissage électrique et elle n'est pas non plus dépendante des autres araignées pour la livraison des matériaux. La technique pour l'araignée comme pour l'homme de la révolution néolithique ce n'est pas un problème.

En fait, la technique ne devient un problème à penser pour l'humanité qu'à partir de l'ère industrielle et du moteur thermique ; qu'à partir du moment où au nom du progrès et de la raison les machines ont remplacé les outils et la chaîne de montage a remplacé l'artisan.<sup>4</sup>

Le monde préindustriel était lui aussi un milieu technique pour l'homme, mais qui ne tendait pas à se substituer à la nature. Ce n'est qu'avec le machinisme que le milieu technique tend à prendre toute la place.<sup>5</sup> Désormais, comme le résume Freitag, « [l]e monde n'est plus

---

<sup>1</sup> Cette réflexion est la reprise d'une conférence écrite dans le cadre des soirées thématiques organisé par le mouvement québécois pour une décroissance conviviale. C'est aussi un hommage à la clairvoyance du philosophe allemand Günther Anders 1902-1992

<sup>2</sup> Je n'oppose pas nature et culture. L'homme est un animal politique nous dit Aristote. La vie en société lui est donc naturel en outre l'idée que l'on se fait de la nature se situe toujours à l'intérieur de représentation symbolique et culturelle.

<sup>3</sup> « Dans toute action intentionnelle, la technicité représente l'adéquation des opérations autonomes du sujet aux déterminations empiriques (résistances) du monde extérieur dans lequel elle vise non seulement à exprimer son intention (à la montrer) ,mais à la réaliser effectivement sous la forme d'une transformation et d'une appropriation objectives. » Voir Michel FREITAG La nature de la technique dans *L'oubli de la société*, PUL, p 329

<sup>4</sup> Sur ce thème voir toute la littérature anti-industrielle en particulier les revues suivantes : *Notes et Morceaux Choisis*, Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle, Paris. 2006. In *Extremis*, bulletin de liaison et de critique anti-industriel ou encore *Les Amis de Ludd* traduction d'une revue espagnol

<sup>5</sup> Voir Jean-Marc MANDOSIO, *Après l'effondrement* Notes sur l'utopie néotechnologique, EdN, 2000, p.123

seulement réuni devant notre conscience, il est rassemblé dans nos mains »<sup>6</sup>. Auparavant, «[l]e système des artefacts ne s'était pas encore imposé comme une *seconde nature*. »<sup>7</sup> L'humanité avait d'autre projet que celui de remplacer la nature par un monde totalement artificiel. Mais aujourd'hui, « bien rares sont les activités [quotidiennes] qui n'ont pas besoin d'une machine »<sup>8</sup> quelque part pour exister concrètement. Ce n'est donc pas dans la technique, mais dans le machinisme que nous pourrions trouver la forme de cette domination qui tend à enfermer l'humanité dans sa prison technologique<sup>9</sup> après l'avoir ensevelie sous les décombres des innovations marchandes infinies du capitalisme productiviste.

Il ne s'agit pas de devenir technophobe, il s'agit plutôt de comprendre pourquoi la technique est devenue une nouvelle épée de Damoclès au dessus de l'humanité en retraçant les menaces invisibles et refoulées qu'implique son autonomisation actuelle.

Il faut avant tout reconnaître que « les techniques ne sont pas neutres elles façonnent la société. »<sup>10</sup> Acheter une voiture, c'est acheter une civilisation nous explique Bernard Charbonneau.<sup>11</sup> Avec la bagnole, on achète aussi la route, le parking, les bétonneuses et les règlements de la circulation. Notre automobile s'impose avec tout un kit pas mal pesant en fin de compte et nous n'avons encore rien dit à propos de l'énergie fossile dont se nourrit son moteur thermique et qui laisse à son conducteur l'illusion dangereuse d'une puissance obtenue sans contrepartie ; car sous la perspective du pare-brise on voit bien les éoliennes du paysage mais on distingue mal les atrocités de la guerre en Irak. C'est la clandestinité ici qui caractérise la puissance technique car « ni les ogm, ni la radiation, ni le co2, ni les milliers de molécules nouvelles que nous envoyons chaque année dans la nature n'ont des effets immédiatement visibles »<sup>12</sup>.

Malheureusement beaucoup de personnes aujourd'hui pensent encore que la technique peut résoudre tous les problèmes. Il faudrait plutôt sortir collectivement de cette fâcheuse illusion et commencer à comprendre pourquoi il y a des problèmes qui ne peuvent pas et ne pourront jamais être résolus dans le cadre du développement technique. Arrêtez de confondre la maladie avec le remède. Les solutions techniques produisent en général d'autres problèmes (ailleurs sur la planète ou plus tard dans le temps) qui conditionnent encore davantage d'interventions techniques. Nous installant ainsi de force toujours un peu plus sur les rails d'une trajectoire technologique au destin catastrophique.

L'illusion d'un contrôle du monde par la technique crée toujours plus de nécessité de contrôle véritable sur le monde. En tentant de résoudre les dégâts technologiques par d'autres innovations technologiques, on s'enfonce davantage dans la domination. La technique « ne peut plus être un moyen au service des objectifs et des valeurs d'une collectivité, mais devient l'horizon indépassable du système ».<sup>13</sup>

---

<sup>6</sup> Michel FREITAG, *Le naufrage de l'université*, Nuit Blanche 1995 ,p.24

<sup>7</sup> Jean-Marc MANDOSIO Ibid, p.123

<sup>8</sup> voir la brochure d'Alain GRAS *Comment se débrancher des macro-systèmes*, p.1

<sup>9</sup> Voir aussi René RIESEL, *Aveux complets des véritables mobiles du crime commis au CIRAD le 5 juin 1999*, Paris, EdN, 2001, et Baudouin de BODINAT, *La vie sur terre*, Edn 1996

<sup>10</sup> Voir Alain GRAS, *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, Fayard 2003

<sup>11</sup> Voir *L'homauto* de Bernard CHARBONNEAU. Denoel

<sup>12</sup> Voir la brochure d'Alain GRAS opus cit p.2

<sup>13</sup> Serge LATOUCHE *La mégamachine - Raison techno-scientifique, raison économique et mythe du progrès* La Découverte 2004

Il est donc aussi important (pour la critique en acte de la domination) de penser la technique et son cadre historique (incarner essentiellement par l'idéologie du progrès) que de penser les méfaits du capitalisme ; car la dépendance croissante de tous les aspects de la vie à l'égard de la mégamachine s'accroît en proportion directe des développements technologiques, peu importe ici les intentions qui président à leur mise en œuvre (profit, idéologie progressiste, ou contrôle étatique.) Les progressistes croient-ils réellement qu'une soudaine libération vis-à-vis des contraintes économiques du capitalisme pourrait signifier du même coup l'émancipation de notre dépendance collective actuelle vis-à-vis de nos prothèses techniques. Il y a fort à parier au contraire que le confort qu'elle nous procure si généreusement ait déjà produit certains ravages dans la conscience. Tous ces gadgets dont nous sommes devenus les esclaves n'ont-ils pas une influence qui va bien au-delà des risques de cancer du cerveau que leur utilisation pourrait peut-être provoquer.<sup>14</sup>[L]e « monde » et l'expérience du monde ont perdu toute valeur »<sup>15</sup> nous n'avons d'égard que pour nos aises et nos facilités. La forme productive technologique actuelle dissout tendanciellement notre lien avec la nature et remplace la société comprise comme unité significative par un environnement infiniment manipulable.

Une conclusion s'impose: La technique de l'ère industrielle augmente plus notre puissance que notre conscience.

Que vaut dès lors notre capacité technique de transformer le monde si nous ne savons même plus ce que nous faisons, si nous nous déresponsabilisons sans savoir identifier les conséquences de nos actes opérationnellement médiatisés par des machines devenues entre temps partie intégrante et inconsciente de notre vie de tous les jours.

Que vaut aussi ce pouvoir de la connaissance techno-scientifique si il nous conduit à construire bien malgré nous un monde au pas duquel nous ne pourrions marcher sans l'aide de prothèses artificielles, un monde dont nous aurons du mal à suivre le rythme effréné, du moins en tant qu'être vivant non encore cyborgdisé.

Il faut sans doute prendre acte désormais que la science d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec la sagesse d'Épicure. Elle n'est plus liée à la promesse rapportée par Lucrèce de « libérer les hommes de la superstition et de la peur »<sup>16</sup>Au contraire; la science fait peur depuis qu'elle se trouve « étroitement dépendante du capitalisme industriel dont elle irrigue les innovations, renouvelle les systèmes d'armes, inspire, conditionne et modèle la gestion de toutes les entreprises – privées, publiques, internationales. <sup>17</sup>»

Dans ce contexte, il devient urgent de se poser socialement certaines questions si l'on veut éviter que ce perpétue notre impuissance à résoudre les problèmes éthiques et environnementaux qui se posent désormais à l'humanité.

## **Première partie**

Le monde que nous produisons par la technique peut -t-il finir par nous échapper ?

---

<sup>14</sup> Je fais ici allusion au cellulaire voir étude et débat scientifique sur sa dangerosité.

<sup>15</sup> Günther ANDERS *L'obsolescence de l'homme* EdN, 2002 p.16 traduction Française de *Die Antiquiertheit des Menschen : Über die Seele im Zeitalter der zweiten industriellen Revolution*, Munich, C. H. Beck Verlag, 1956,

<sup>16</sup> Theodor Ludwig Wiesengrund ADORNO et Max HORKHEIMER *La Dialectique de la raison* Payot 1974.

<sup>17</sup> Jean-Jacques SALOMON, *Survivre à la science*, Paris, Albin Michel, 1999.

Pour éclairer cette question, je me servirai d'un phénomène que Gunther Anders a mis en évidence voici plus de 50 ans : Le décalage prométhéen.

Il s'agit du constat philosophique que ce que nous pouvons faire par notre capacité scientifique et industrielle de fabrication, dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous représenter, éprouver, ou imaginer. L'homo faber finit par avoir préséance sur l'homo sapiens. Nous ne pouvons pas penser, sentir ou imaginer ce que pourtant nous savons faire. Nous sommes en retard sur ce que nous-même avons produit. C'est-à-dire que nous ne pouvons plus nous représenter les effets de ce que nous sommes pourtant capable de faire. Au-delà d'un certain degré de puissance technique, nos facultés ne suivent plus, car les capacités humaines d'éprouver, de ressentir et de faire des expériences ne sont pas infinies, elle ont des limites.

Pour Anders, nos facultés humaines possèdent des limitations naturelles dont n'a cure la technique. Ainsi, d'un point de vue strictement technique, il n'est pas difficile aujourd'hui d'anéantir une ville entière, comme l'a déjà démontré Hiroshima. Mais combien de morts pouvons-nous pleurer avec notre sensibilité lorsqu'il s'agit de milliers ou de millions de morts ? On ne peut plus compter, on ne peut plus éprouver ce que pourtant nous sommes capables de produire. Ce que nous pouvons faire dépasse infiniment ce que nous pouvons nous représenter ou même ce que nous pouvons percevoir.

Pour parler de ces limites de la pensée face à l'acte technique, Anders a forgé le terme de « supraliminaire ». Sont appelé « *supraliminaires* les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme. »<sup>18</sup> C'est exactement la signification opposée du concept d'« infraliminaire », terme forgé par deux physiologistes allemands, Weber<sup>19</sup> et Fechner, pour décrire les excitations trop petites pour être enregistrées par le corps.

Une action est donc supraliminaire pour notre raison quand nous ne pouvons penser ni ressentir les effets de cette action. Nous ne pouvons pas par exemple nous représenter toutes les morts causées par une explosion atomique.

Il y a des grandeurs qui nous échappent. Anders explique pourquoi nos représentations nos perceptions ne suivent plus notre action qu'il y a un malheureux retard de certaines facultés sur d'autres.<sup>20</sup> Le fait de ne pas être capable de nous représenter les effets de nos produits sur nous-mêmes et sur le monde caractérise le rapport de notre imagination à la production technique industrielle « Rien ne ressemble davantage à un pot de confiture que les boîtes de cyclon B »<sup>21</sup>

Si la technique permet des actions supraliminaires, elle agit hors de la portée de nos facultés. Nous n'avons plus, par exemple, besoin d'autant de méchanceté pour faire autant et même plus de mal. Une autre manière d'être monstrueux apparaît avec la technique moderne.

---

<sup>18</sup> Günther ANDERS *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse?* Alia, Paris, 2004, P.71

<sup>19</sup> « E.H. WEBER (1795-1878) a formulé la loi du seuil différentiel d'après laquelle, pour chaque type de sensation, il existe un rapport consistant entre d'un côté, l'intensité de l'excitant initial et de l'autre, la variation minimale qu'il faut lui faire subir pour qu'une différence soit sentie » Voir la note de Günther ANDERS dans *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse?* p.72.

<sup>20</sup> Voir Günther Anders *L'obsolescence de l'homme* p.31

<sup>21</sup> Sabine CORNILLE et Philippe IVERNEL, dans la préface du livre de G. Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot, 2003, p. 15.

Pensons qu'« [a]ucun des pilotes d'Hiroshima n'a eu besoin de mobiliser la quantité de haine qu'il a fallu à Caen pour tuer son frère Abel. »<sup>22</sup>D'ailleurs, on fait bien attention à ce que les actes de bombardement ne soient pas perçus par les pilotes comme leurs actes, mais comme une mission, un simple travail. La technique détruit la liaison entre le sujet et son acte et à partir du moment où les coupables n'ont plus besoin d'être méchants pour accomplir le mal, ils perdent la chance de réfléchir au sens de leur crime.

Plus besoin d'être méchant pour participer au pire : la division du travail rend la responsabilité presque impossible. « Divisé par mille la saleté est propre ».<sup>23</sup> « Même l'anéantissement d'Hiroshima était déjà plus facile et a pu avoir lieu avec moins d'encre que l'assassinat d'un seul individu. »<sup>24</sup> dit Anders. La technique et la division du travail diluent à l'infini la responsabilité. Ce qui caractérise aujourd'hui les futures catastrophes c'est que nous savons déjà que personne n'en sera responsable, comme personne n'a été responsable de Bhopal Tchernobyl ou du naufrage de l'Érika. Cependant, même si « plus personne n'est effectivement coupable, tout le monde est virtuellement complice. »<sup>25</sup>

## Deuxième partie

Qu'est ce qui explique la fascination pour la technique et le peu de résistance qu'offre la société à son expansion ?

Pour Anders, la technique ajoute à l'aliénation du travail, l'aliénation de *la non-expérience même du travail*. On se rappelle que chez Marx la dépossession du travailleur des fruits de son travail par l'institution bourgeoise du salariat produit une aliénation. À celle-ci, Anders en ajoute une autre. « Notre vie à tous est doublement aliénée, elle n'est pas seulement faite de travail sans fruit mais également de fruits obtenus sans travail. »<sup>26</sup> C'est-à-dire que le confort obtenu sans effort tend à nous installer dans une habitude qui nous rend paresseux au regard des activités que l'humanité nous réclamait avant que nous soyons raccordés au réseau électrique ou électromagnétique.<sup>27</sup>

Grâce à la technique, le monde désormais nous va comme un gant. Il n'offre plus d'aspérités, puisque nous avons vaincu, par le cumul de notre action globale historique dans la production « industrielle », la friction entre le monde et nous. Mais en voulant réduire au minimum la résistance du monde, la friction entre nous et lui par la maîtrise technique, nous risquons de le faire disparaître en tant que monde que nous habitons pour le remplacer par un monde artificiel qui n'offre plus de résistance à la capacité de tout transformer, sans pour autant être capable de produire quelque chose de durable.<sup>28</sup>

---

<sup>22</sup> Günther ANDERS, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le serpent à plumes, 2006, p.273

<sup>23</sup> (dicton Molusien) Voir ANDERS *L'obsolescence de l'homme* p. 274

<sup>24</sup> Günther ANDERS, Extrait d'un entretien réalisé en 1985 par F. JRADDATZ et traduit en français dans le numéro 35 de la revue *Austriaca* en décembre 1992.

<sup>25</sup> Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme* p. 284. « La faute n'est pas à rechercher dans le passé mais dans le présent et dans l'avenir.[...] Les assassins potentiels ne sont pas les seuls coupables; nous aussi, les mort en puissance, nous le sommes. » p285 Surtout si nous ne hurlons pas d'effroi devant notre capacité d'autoanéantissement.

<sup>26</sup> Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme* p. 229.

<sup>27</sup> Voir Baudouin de BODINAT, *La vie sur terre*, tome second, p. 60.

<sup>28</sup> « Accélération de l'histoire, mais en même temps éparpillement en cendre insaisissables de ce qui pourrait faire notre présence dans la durée.[...] Nous ne laisserons pas un silex taillé derrière nous » J. Ellul, *L'illusion politique* Robert Laffont Paris 1965 p.74. Pensons par exemple à la fragilité de nos supports numériques en

L'ancienne résistance du monde empirique s'estompe devant notre puissance technique. Elle en atrophie la richesse d'expérience subjective. Ce qui « *désormais vient à nous* », ce que nous n'avons plus besoin de *traverser* et d'*éprouver*, rend vaine et superflue la notion même d'*expérience*. La vie ne peut plus être une exploration comme dans *Les années de voyage de Wilhelm Meister*. Accéder au monde, en éprouver la résistance, devient de plus en plus impossible. Désormais « c'est l'ordinateur [...] avec son moteur de recherche qui trouve le renseignement, [...] c'est l'automobile qui connaît le trajet et vous dit de prendre à droite, [...] c'est le four qui décide si c'est cuit et la carte de crédit qui sort du cash. »<sup>29</sup> On se demande alors : « Pourquoi jouer de la musique lorsqu'il suffit d'appuyer sur un bouton pour en écouter ? Pourquoi cultiver son jardin quand on peut aller au supermarché (y compris culturel) ? Pourquoi enfin discuter et réfléchir avec d'autres lorsqu'il suffit d'allumer sa télé pour savoir quoi penser et d'aller sur Internet pour trouver des gens d'accord avec nous ? »<sup>30</sup>

Avec la technique, le pays de cocagne dont l'humanité a toujours rêvé, semble être devenu une réalité. Le pays de cocagne est ce lieu du moindre effort, un endroit magique où toute médiation de la satisfaction est abolie. Dans le pays de cocagne, « il suffit d'ouvrir la bouche toute grande pour qu'y tombent des "poulets rôtis" »<sup>31</sup>. De même, il suffit aujourd'hui d'ouvrir le téléviseur pour que le monde y tombe tout cuit dans nos yeux et dans nos oreilles en nous transformant par le fait même en mangeur du monde; en consommateur. Grâce à la magie technique, le monde est devenu à la portée de la télécommande. Mais il y a un prix pour ce luxe qui hypothèque jusqu'aux dimensions de la liberté et de la responsabilité humaines.<sup>32</sup>

En effet, on observe que de plus en plus ce ne sont plus les moyens techniques qui assistent l'homme, mais l'homme qui assiste les instruments techniques et se soumet à leurs dictats. En somme, nous ne nous servons plus du marteau nous servons le marteau. « On passe ainsi de l'activité humaine assistée par ordinateur, aux systèmes informatisés assistés par des êtres humains ». <sup>33</sup> Face à nos machines nous devenons obsolètes. <sup>34</sup>

---

comparaison des papyrus de l'antiquité. « Jamais dans son histoire l'humanité n'a utilisé des techniques aussi instable pour conserver et transmettre l'information aux générations future » *Le Monde* du 11 novembre 2007.

<sup>29</sup> Baudouin de BODINAT, *La vie sur terre*, second tome, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 1999 : p. 58.

<sup>30</sup> Bertrand LOUART, « Quelques éléments d'une critique de la société industrielle », *Notes et Morceaux Choisis. Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle*, brochure, Paris, juin 2003, p. 23

<sup>31</sup> G. ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, p. 224

<sup>32</sup> REISEL nous avertit pourtant « qu'il restera bien peu à jouer pour la liberté quand ce seront des hommes plus dépendants encore, faute d'être sortis à temps et volontairement de l'incarcération industrielle, que des débâcles *high tech* priveront des commodités de la vie artificielle et jetteront brutalement dans un monde dévasté. » René RIESEL, *Aveux complets des véritables mobiles du crime commis au CIRAD le 5 juin 1999*, Paris, EdN, 2001, p. 35. Malheureusement: « [l]a majeure partie de la critique sociale radicale a toujours considéré que les avancées scientifiques et techniques étaient des alliées absolues du processus émancipateur, et n'a jamais imaginé que, en tant que créateur de nouvelles servitudes, elles pourraient faire de la domination une chose insurmontable. »

<sup>33</sup> Michel FREITAG, *La dissolution postmoderne de l'identité transcendantale : la dialectique du rapport entre identité individuelle et forme de la participation sociale*, dans P. L. Assoun et M. Zafiroopoulos, *Les solutions sociales de l'inconscient*, Paris, Éd. Anthropos, 2001, p. 119

<sup>34</sup> Désormais, ce n'est plus seulement des êtres humains qu'il faut tenter de séduire ou de convaincre pour exercer l'influence et le pouvoir, mais aussi google le robot qui permet déjà à tous et chacun de placer son égo ou son entreprise en tête des pages de recherche des internautes. Et sans doute que bientôt « lors d'un contrôle routier l'agent de police ne s'adressera plus au conducteur mais à la mémoire de son ordinateur... » Voir Décroissance Info Jean-Marc Sérékian, *Quand la voiture devient automobile* Tours, août 2007

## Troisième partie

Faisons-nous face à l'extinction de toute liberté individuelle dans la dépendance de chacun vis-à-vis d'une machinerie technique devenue nécessité vitale ?

Si Marx prétendait que les valeurs dominantes dans une société étaient les valeurs de la classe dominante, désormais, la réalité dominante qui décide véritablement des valeurs poursuivies par la société, ce n'est plus une classe au pouvoir, mais bien le *monde des machines*, dont une servile humanité se consacre à satisfaire l'inextinguible soif.

Anders nous décrit comment:

« [C]haque marchandise a soif d'une autre, ou plus exactement d'autres marchandises. Chacune aussi nous donne soif d'autres marchandises : il n'est pas difficile d'acheter, le plus dur vient après. Car le propriétaire de la marchandise doit faire de la soif de la marchandise (de sa soif de lessive, d'essence) sa propre soif. Et aussi dur qu'il puisse trouver d'avoir tant de bouches à nourrir, celles de tous les objets qui sont devenus sa propriété, il ne lui reste plus qu'à subvenir à leurs besoins et c'est ce qu'il fait, avant même de s'en être rendu compte. Qui a besoin de A doit aussi avoir besoin de B, et qui a besoin de B doit aussi avoir besoin de C. »<sup>35</sup>[...] « Car nos besoins ne sont désormais plus que l'empreinte ou la reproduction des besoins des marchandises elles-mêmes. Et si ce dont nous aurons besoin demain n'est écrit ni dans les étoiles ni dans notre cœur, ni même dans notre estomac, c'est en revanche écrit dans le réfrigérateur que nous avons acheté hier, [...] dans le poste de télévision »<sup>36</sup>etc.

Nous devons comprendre ici que ce que Anders appelle la soif des marchandises n'est rien d'autre que l'interdépendance de l'ensemble de la production, c'est-à-dire le fait que l'existence de chaque produit nécessite et implique l'existence de tous les autres. C'est aussi la raison essentielle, pour laquelle il nous est désormais impossible de considérer les objets techniques, les machines produites par l'industrie capitaliste techno-scientifique comme des moyens. À vrai dire, aucune d'entre elles ne peut être isolée et détachée du système de l'ensemble des machines produites de manière industrielle. On a toujours affaire à des produits et à des objets techniques qui n'ont aucune existence indépendante, qui ne sont pas des objets insulaires ni des outils neutres. Il faut sortir du mythe qui affirme que « la technique ne vaut que par l'usage que l'on en fait »<sup>37</sup>, Au contraire, la technique commande l'usage indépendamment de l'usage. Comme nous explique Ellul : « [L]'univers technicien comporte des déterminations qui ne dépendent pas de nous et qui dictent un certain usage »<sup>38</sup>. On ne peut pas poser l'homme d'un côté et la technique de l'autre. Dans l'usage des techniques, l'homme est lui-même modifié.

Certes, la technique permet une libération de nos capacités humaines spécifiques. Mais comme nous l'avons déjà souligné, il y a un prix à cet abandon. Freitag écrit à ce propos que « l'automatisation, l'informatisation et la cybernétisation des procès productifs quelconques

---

<sup>35</sup> Günter ANDERS, Ibid, p.203.

<sup>36</sup> Günter ANDERS, Ibid, p.204

<sup>37</sup> Jacques, ELLUL. *Le bluff technologique* Hachette, 1988

<sup>38</sup> Ibid.

équivalait à l'objectivation et à la réification, dans des systèmes situés et opérant hors de nous, de cette dimension la plus spécifique de notre nature qu'est la faculté de juger et de penser. Nous nous en «libérons», «déchargeons» ou «exonérons»- -alors sur des artefacts informatiques cybernétisés »<sup>39</sup> Bref, nous pouvons produire des objets à travers le fonctionnement desquels nous nous rendons superflus.

Pour Anders, « les machines ont une tendance immanente à l'expansion. Leur bon fonctionnement nécessite un entretien, un approvisionnement, une vitesse et une précision d'approvisionnement qui ne peuvent être réalisés de manière satisfaisante que par d'autres machines. [Dans cette logique] le bon fonctionnement d'une machine requiert irrévocablement le devenir machine de son contexte de production »<sup>40</sup> Nous comprenons ici que le contexte de production des machines c'est bien évidemment la société. Peu à peu, l'être humain devient un rouage du système de reproduction des machines elles-mêmes. Malgré leur innocence apparente, les acquis techniques industriels modernes ne livrent la marchandise, c'est-à-dire ne fonctionne bien que lorsque de large pan de la société agissent comme prévu. C'est ainsi que sous le prétexte de nous libérer du travail, les machines nous transforment en animal laborieux et constamment mobilisé.

Et quand quelque chose dérape dans le déploiement des effets de la technique sur le monde ; on s'empresse généralement d'accuser l'homme. La technique demeure toujours innocente et neutre comme en témoigne les propos du Général T. Power. En 1956 il répond à un journaliste qui lui demande de s'expliquer à propos de la différence de six kilomètres avec la cible projetée au moment du largage d'une bombe atomique à partir d'un avion. «Quand on a affaire à des êtres humains, une telle chose est toujours possible. [...] Le pilote avait omis de manipuler un certain levier »<sup>41</sup>. Comprendons ici que ce que le responsable militaire veut signifier n'est absolument pas à confondre avec la vieille excuse selon laquelle l'erreur est humaine ; ce qu'il veut véritablement dire, c'est que la source de l'erreur, c'est l'humain lui-même, ce qui n'est pas du tout la même chose. C'est-à-dire que les critères à partir desquels l'homme se juge ne sont plus déterminés par la religion ou la politique, mais bien par la machine. A l'époque de la démesure technique, c'est l'être humain, fragile contingent, inférieur à la perfection nécessaire de ses machines, qui est considéré par le responsable comme le problème et non l'ubris de ses moyens techniques. Autrement dit « L'ennemi c'est l'homme »<sup>42</sup>. C'est lui le problème, c'est lui qui doit être remplacé par la machine.<sup>43</sup> C'est lui encore qui peut oublier de peser sur un bouton en larguant une bombe atomique. Le problème évidemment n'est jamais qu'on ait affaire à des avions pouvant larguer des bombes atomiques. Le problème pour Power n'est pas lié à la technique, à sa démesure, Non, le problème c'est nous. C'est nous qui devons nous effacer devant nos idoles technologiques, c'est nous qui devons avoir honte de ne pas être upgradable comme nos chers ordi, d'avoir honte finalement d'être nés au lieu d'avoir été fabriqué par le génie de l'industrie humaine.

---

<sup>39</sup> « c'est alors le développement du système des machines et la dynamisation indéfinie des relations qui constituaient l'équilibre global de la nature qui s'autonomise de manière «cybernétique», et échappent à tout contrôle direct de notre volonté, à toute expression de notre désir à tout engagement de notre responsabilité. Michel FREITAG sur *la dissolution systémique du monde réel dans l'univers virtuel des nouvelles technologies de la communication informatique ; une critique ontologique et anthropologique*, Colloque Bogues, 2001.

<sup>40</sup> T. SIMONELLI, *De la désuétude de l'homme*, Ed, Jasmin, p. 28.

<sup>41</sup> Voir la note de la page 48 dans *L'obsolescence de l'homme*.

<sup>42</sup> Titre d'une brochure de Bertrand LOUARD engagé contre les scientifiques de l'appel de Heidelberg.

<sup>43</sup> Ou par l'animal à venir après la catastrophe globale dans la version écologiste de ce nihilismes. Voir Yves PACCALET *L'humanité disparaîtra, Bon débarras*. Bien entendu nous ne sommes pas de cet avis.

## Que pouvons nous faire face à cette emprise?

La technique, comme l'économie, c'est aussi une affaire politique qui concerne la cité. Les questions d'intérêts publiques ne doivent plus être liées seulement (comme dans la gauche progressiste traditionnel) à qui produit (rapport de classe) et comment on produit (rapport de production) mais on doit aussi interroger la légitimité de ce que l'on produit matériellement dans nos fourneaux industriels et qui ont sur le monde une influence que personne ne contrôle vraiment.

La technique n'est pas un destin. Aucune loi de la physique ou de l'histoire humaine - à supposer qu'il en existe - ne nous obligent à rester sur le chemin thermo-industriel actuel.<sup>44</sup> L'idéologie progressiste est encore nécessaire à l'acceptation sociale de ce qui rend possible le développement autonome de la technique. Sans l'aide des préjugés positifs que la société véhicule envers les fables du progrès, il serait certainement plus difficile de voir comme inévitable l'acceptation de la dépossession des hommes de leur propre vie par le développement autonome de la technique.<sup>45</sup> Heidegger a sans doute raison de souligner l'illusion néfaste de la maîtrise humaine quand il s'agit de la technique. Car maîtriser la technique revient à vouloir maîtriser la maîtrise elle-même.<sup>46</sup> Évidemment on ne peut pas saisir ce qui saisit le fond des choses. Ce qui met en demeure de répondre la nature elle-même tel un policier s'adressant à un automobiliste fautif. Le danger, c'est plutôt la maîtrise technique elle-même, son emprise sur l'ensemble du monde, nature et humain compris. On ne doit donc pas compter sur les machines ou attendre le progrès technique pour reprendre en main notre destin.

Louis Marion

---

<sup>44</sup> Voir Alain GRAS, *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, Fayard, 2003

<sup>45</sup> Pensons simplement par exemple au rôle social de la science fiction dans l'atténuation de la résistance sociale au changement technique en banalisant les objets techniques et leur usage bien avant leur mise en marché dans le réel.

<sup>46</sup> Ce qui est impossible puisque « l'essence de la technique n'as rien de technique » Martin HEIDEGGER *La question de la technique*, Gallimard, 1958